

les balances le cœur de chaque mortel, n'étaient point déçus dans leur foi. Ceux qui avaient donné du pain à qui avait faim, de l'eau à qui avait soif, des vêtements à qui était nu : malgré les erreurs de leur sacerdoce, les égarements de leurs sages, pouvaient encore se réclamer de lui, s'autoriser de ses paroles, de ses antiques promesses et de leur longue espérance pour demander grâce à son tribunal.

Depuis ce jour, loin déjà de dix-huit siècles, les générations humaines ont continué à naître et à mourir, traversant les mêmes chemins, se retirant par la même porte, sans rencontrer sur leur route de meilleure espérance. Les humbles et les pauvres, les ignorants et les docteurs, les puissants et les heureux n'ont pas eu des destinées différentes : tous sont descendus dans le même oubli, en cette commune demeure où s'en va toute chair pour attendre le jour du réveil. Après de longs débats, des luttes retentissantes, de patientes recherches, à l'heure de quitter la vie pour aborder les rivages inconnus, ils n'ont rien trouvé de mieux pour consoler leur départ que ces antiques croyances qui avaient rayonné sur leur berceau et venaient visiter leur tombe. Ainsi feront ceux qui marchent après nous, jusqu'à ce que se lève le jour des grandes révélations, le jour où tomberont les voiles qui nous cachent l'avenir.

En attendant, nous pouvons avancer sans inquiétude, au milieu de cette foule immense de croyants qui nous enveloppe de toutes parts. L'histoire de l'humanité est la justification éclatante de notre foi, et la science, malgré les airs indépendants et frondeurs qu'on essaye en vain de lui donner, rend un solennel témoignage à l'inébranlable autorité de nos dogmes. Interrogée sur nos origines, sur le passé et sur le présent, elle a toujours la même réponse : l'homme est tombé et il souffre ; mais sa douleur est une expiation et sa chute n'est pas sans espérance.

Et, en effet, depuis les premiers âges, où nous l'avons rencontré infortuné et maudit, promenant à travers tous les climats sa condamnation et sa déchéance, l'homme n'a point changé. Intelligent et actif, prêt pour toutes les luttes, armé pour tous les progrès, en quête de toutes les découvertes, il accomplit la tâche que Dieu lui donna : *Replete terram et subjicite eam, et dominamini piscibus maris et volatilibus cæli et universis animalibus quæ moventur super terram*. A tous les jours de notre histoire, les hommes ont continué à croître, à se multiplier, à dompter la matière, à discipliner ses forces, à surprendre ses secrets, à pénétrer ses arcanes. Sur plus d'un point, leurs efforts ont été récompensés par le succès ; et cependant le sort de notre race ne paraît guère en devenir meilleur. Après tous nos progrès, comme

au temps de nos premiers essais, il semble que les mêmes souffrances et les mêmes douleurs s'attachent à nos pas : la même condamnation pèse sur la famille humaine. Si, à certains points de vue, notre destinée ici-bas est moins dure que celle de nos pères ; si l'inestimable trésor d'expérience et de progrès qu'ils nous ont laissé semble avoir apporté quelque soulagement à notre misère, nous n'en naissons pas moins dans la douleur, nous n'en quittons pas moins la vie par la porte sombre et étroite du tombeau. Et même, à travers cette courte existence, est-il bien sûr que nos jours soient meilleurs ? Ne dirait-on pas que ceux qui ont travaillé pour nous aient été jaloux de la bonne fortune qu'ils préparaient de loin à leurs héritiers, quand ils n'ont pas voulu nous livrer sans réserve l'acquit immense dont ils disposaient à leur mort ? Avec une fatale adresse, ils ont su, en effet, mêler pour toujours dans leur legs aussi précieux que redoutable une mesure égale et de bien et de mal. Tandis que, dans leurs terres défrichées, dans leurs demeures remplies d'ingénieuses découvertes et d'inestimables inventions, ils nous abandonnaient d'immenses richesses, fruit d'immenses labeurs ; dans un sang agité par toutes les colères, brûlé dans sa sève par toutes les ardeurs des passions, devenu chaque jour plus prompt à toutes les convoitises et plus pauvre par tous les excès, ils nous

préparaient un principe d'inépuisables souffrances et d'une incurable langueur. Ainsi, d'un côté, tandis que le travail, l'expérience, de nobles efforts nous assuraient un riche héritage et nous promettaient quelque soulagement au milieu de notre commune détresse ; d'un autre côté, les fautes de nos pères, leurs passions et leurs vices creusaient dans les entrailles humaines une source profonde d'où s'écoulaient plus abondantes ces eaux amères qui portent à travers nos membres la lassitude, le dégoût, une inexprimable tristesse, et tous ces ravages inconnus aux temps primitifs qui apparaissent à nos regards inquiets comme des symptômes de décadence et de mort.

C'était peut-être ainsi qu'en ordonnait l'éternelle justice, pour que les fils ne pussent être jaloux de leurs pères, et les pères de leurs enfants. Un redoutable équilibre devait s'établir et distribuer d'une manière égale la part de douleur que l'humanité doit payer, au cours de sa longue carrière.

Qu'ils sont donc mal venus parmi nous, qui portons un si lourd fardeau et pouvons à peine soulever sur nos bras amaigris le poids qui pèsait sur nos aïeux, qu'ils sont mal venus ces plaignants de toute sorte qui se disent nés trop tôt ou trop tard ! Quelques-uns de ces rêveurs auraient voulu vivre au temps où sur la terre il était des poètes qui chantaient sans le savoir, alors que se formaient

dans un brillant mirage de lumière et de poésie ces mythes charmants de la Grèce et ces vieilles légendes d'Homère, alors que peuples et rois étaient des pasteurs guidant leurs troupeaux à travers les pâturages. Séduisante idylle et rêve doré qui trouble le savant jusque dans son cabinet confortable ; mais songe creux du passé dont les réalités font justice tout aussi bien que des promesses de l'avenir. On nous prédit un temps et on nous annonce une époque où l'homme, ayant soumis toutes les forces, pénétré tous les mystères et conquis jusqu'à ses dernières limites le fief que le créateur donna à notre race, sera un demi-dieu ; et quelques-uns d'entre nous voudraient se réserver pour cet âge. Naïve ou orgueilleuse illusion ? je ne sais ; mais toujours étrange et dangereuse erreur, pour laquelle nos passions suffisent à préparer une réfutation sans réplique. Le passé répond par ses souvenirs douloureux à tous ces faux prophètes et parle d'un autre avenir. Le cœur de l'homme, avec ses indomptables convoitises et ses envahissantes ardeurs, porte en lui toute la solution du problème. Or, si nous écoutons ses pulsations et ses battements fiévreux, plus que jamais on peut affirmer à cette heure que l'humanité n'en a pas fini avec la douleur. Oui, la même mesure et le même poids de misère, qu'il tombe sur l'âme ou sur le corps, pèsera sur chaque génération.

Demain, comme aujourd'hui et hier, il faudra payer le juste impôt de souffrance que la justice de Dieu prélève sur chacun de ceux qui traversent le divin domaine de la vie. Il semble que ce soit le droit de péage que le maître réclame des serfs révoltés. Rien n'a changé et rien ne changera : les misères des premiers mortels valent les nôtres, les nôtres valent bien les leurs ; et ceux qui viendront après nous n'auront rien à nous envier de ce côté. Si nous avons du pain, des armes, des demeures à l'abri du vent et de la pluie, de la laine, de la soie, des parures d'or et de diamant, la douleur sait encore nous atteindre sous les tissus précieux, et les souffrances semblent aussi se trouver plus à l'aise au milieu de ces richesses. Peut-être même, comme il convient à des gens raffinés qui ne se peuvent contenter du médiocre, en goûtons-nous de plus amères et de plus pénétrantes que les natures trop jeunes et trop rudes de nos aïeux n'auraient point su apprécier à leur haute valeur. Ainsi, je le répète, s'accomplit toute justice. Nous bénéficions à la fois des succès et des erreurs, des vertus et des vices, des efforts et des défaillances de tous les siècles passés. Or, tant que les choses en iront ainsi, tant que la douleur et le plaisir demeureront les deux forces dominatrices qui soulèvent et repoussent en une perpétuelle et tumultueuse agitation les flots mouvants de l'âme humaine ; tant

que ce double levier, principe unique de tout mouvement et de tout effort, centre de toute activité, oscillera au foyer de notre vie : la conscience aura à se prononcer sur la limite qu'impose le devoir et que fixe le droit, d'un côté à nos appétits qui nous jettent vers la jouissance, de l'autre à notre crainte de souffrir qui nous fait reculer devant le sacrifice, l'abnégation et la douleur. Elle tracera cette frontière sacrée dont aucun motif n'autorise et ne justifie la transgression. Quels que soient les reproches ou les éloges, le blâme ou l'indulgence des contemporains et de l'histoire, cette voix mystérieuse mais souveraine, qui prononce d'éternels arrêts, au sein de notre âme agitée et mobile, au milieu de notre vie fugitive et oubliée, réclamera toujours, par de là les limites étroites où s'écoule notre existence, une sanction suprême à des jugements qu'en ce monde elle ne saurait faire prévaloir. Toujours le juge qui pèse le cœur de l'homme dans de justes balances nous apparaîtra aux confins d'un monde nouveau, sur le trône de l'éternelle justice, sur ce tribunal pour lequel il n'y a ni erreur ni faiblesse, ni succès ni échec, pour lequel il n'y a que ces deux choses sacrées qui dominent le temps et l'éternité : le devoir et le droit.

De plus, tant que l'homme portera sur son front le signe de la malédiction première et qu'il

sera condamné à cette expiation que paye chaque recrue humaine; tant que l'homme continuera à semer pour ses fils la prospérité par son travail et ses vertus, la douleur par ses passions et ses débordements; tant que ce double héritage ira grandissant à travers les siècles et s'équilibrant sans cesse dans de nouvelles jouissances, sources fécondes de nouvelles douleurs; tant que l'homme continuera à naître, en déchirant dans des tourments atroces le sein de sa mère, exécuteur inconscient des justices divines: *Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos, in dolore paries filios*; tant que son âme, pour se retirer de son corps, brisera dans les douleurs de l'agonie ces dernières fibres qui la retiennent captive; tant qu'il laissera, à chacun des jours mauvais et rapides de son existence, quelques gouttes de sang sur les chemins où il passe; tant qu'il y aura sur la terre une injustice, dans notre cœur une souffrance; tant que nos yeux se mouilleront de larmes et que nous continuerons à mourir: une heure ou l'autre, il nous faudra porter nos regards au delà des horizons bornés de la terre et chercher dans un monde nouveau les espérances ou seulement la justice que celui-ci nous refuse. Toujours, comme au temps de Job et au pays de Hus, comme aux bords du Nil, au temps des fidèles d'Osiris, l'homme espérera en un libérateur, l'appellera de ses cris, le saluera

de ses bénédictions et le proclamera son seigneur et son maître : pour lui sera sa reconnaissance la plus émue, son respect le plus sacré, son dévouement le plus inviolable.

Enfin, tant que l'homme, pétri de chair et de boue, gardera le sentiment de ses défaillances et la honte des souillures qui le flétrissent ; tant qu'il entendra ces appels sublimes qui retentissent en son cœur vers de nobles dévouements, vers une vie plus pure et un idéal qu'il ne peut atteindre en sa native impuissance ; tant que régneront en nos âmes divisées le désir du bien et l'appetit du mal ; tant que se prolongera cette lutte intestine qui fit gémir toutes les générations humaines, arracha des cris émouvants aux impies et aux saints, au libertin dans ses débauches, au moine derrière les murailles de son cloître : il faudra ou désespérer de Dieu et de soi-même, de l'humanité et de la création, ou croire en ce Sauveur des âmes qui lui-même traversa la vie, connut nos déceptions et nos tourments, goûta toutes nos douleurs, sentit toutes nos faiblesses et porta dans sa poitrine le cœur d'un homme sur celui d'un Dieu. Il faudra croire et espérer en lui, du sein de notre incurable misère ; en ses mains il faudra avec confiance remettre notre cause, et dans ses bras rendre notre dernier soupir. Il nous connaît et nous aime ; hier encore il était un de nous : son nom béni demeurera à ja-

mais le dernier mot de l'espérance humaine.

Heureux donc aujourd'hui, comme aux jours de Job, ceux qui sur sa poitrine s'endorment du sommeil de la mort, ceux qui peuvent répéter à l'heure suprême, avec une foi que ne troublent ni le silence du tombeau, ni les impénétrables mystères du monde à venir :

Oui ! je sais que mon rédempteur est vivant,
Qu'il se dressera le dernier sur la poussière,
Que de ce squelette retrouvant ses formes,
De ma chair je verrai Dieu.
Moi-même je le verrai,
Mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre.

Heureux enfin ceux qui entendront à ce moment décisif cette parole : La balance divine est satisfaite : ils ne mourront pas de la seconde mort
